

Georges EEKHOUD, *À la Libre Esthétique. Conférence de M. André Gide. De l'influence en littérature*, in *La Réforme. Organe de la Démocratie libérale*, Bruxelles, t. XVII, n° 91, 1^{er} avril 1900, p. 1.

M. André Gide, que nous présentions hier à nos lecteurs, a fait une bien instructive et belle conférence, jeudi, au salon de la Libre Esthétique. Par ce temps de snobisme et d'hyperesthésie de la personnalité factice et médiocre, au moment où l'arrivisme – c'est-à-dire le plus lamentable *struggle for noise* – bat son plein et écœure tous ceux qui pensent et méditent avant d'écrire, ce bel artiste, personnel s'il en fut, a eu le courage de faire l'apologie de l'*influence*, et non seulement l'apologie de l'influenceur mais aussi celle de l'influencé. Le morceau, qu'il a lu d'une voix chaude et convaincue, serait à donner tout entier. En attendant qu'il paraisse dans une revue littéraire de Paris, l'*Ermitage*, nous nous faisons un plaisir d'en détacher quelques passages et d'en résumer l'ensemble :

« Goethe, dans ses mémoires, parle avec émotion de cette période de jeunesse où sa sensibilité s'était à tel point exaltée que se promenant dans la campagne, un chant, un souffle, le moindre rayon, la moindre ombre semblait le modifier d'une manière réelle. Avec délices il subissait la plus fugitive influence... J'ai presque honte à citer ici le mot de Lessing, repris par Goethe dans les « affinités électives », mot si connu qu'il fait sourire *Es wandelt niemand unbestraft unter Palmen*, et qu'on ne peut traduire en français qu'assez banalement par : « Nul ne se promène impunément sous les palmes ». Qu'entendre par là sinon qu'on a beau sortir de leur ombre, on ne se retrouve plus tel qu'avant.

« J'ai lu un livre et après l'avoir lu je l'ai fermé ; je l'ai remis sur un rayon de ma bibliothèque, mais dans ce livre il y a telle parole que je ne peux plus oublier. Elle est descendue en moi si avant que je ne la distingue plus de moi-même. Désormais je ne suis plus comme si je ne l'avais pas connue. Que j'oublie le livre où j'ai lu cette parole, que j'oublie même que je l'ai lue et que je ne me souvienne plus d'elle-même que d'une manière imparfaite, – n'importe ! – je ne peux plus redevenir celui que j'étais avant de l'avoir lue. Comment expliquer sa puissance ? Sa puissance vient de ceci qu'elle n'a fait que me révéler quelque partie de moi inconnue à moi-même ; elle n'a été pour moi qu'une explication – oui qu'une explication de moi-même. On l'a dit déjà : les influences agissent par ressemblance. On les a comparées à des sortes de miroirs qui nous montreraient non point ce que nous sommes déjà effectivement, mais ce que nous sommes d'une façon latente : je les comparerai plus précisément à ce prince d'une pièce de Maeterlinck qui vient réveiller des princesses. Combien de sommeillantes princesses nous portons en nous, ignorées, attendant qu'un contact, qu'un accord, qu'un mot les réveille ! »

S'occupant particulièrement de l'influence d'homme à homme, M. Gide constate que celle-ci est considérée aujourd'hui comme une chose néfaste, une sorte de maladie, de rachitisme, d'attentat envers soi-même, de crime de lèse personnalité. « C'est que précisément, dit-il, sans faire profession d'individualisme, nous prétendons avoir chacun notre *personnalité*. Et que sitôt que cette personnalité n'est plus très robuste, sitôt qu'elle paraît, à nous-mêmes ou aux autres, un peu indécise, chancelante ou débile, la peur de la perdre nous poursuit et risque de gâter nos plus réelles joies... Nous avons pu, dans notre bienheureux monde des lettres, connaître et rencontrer bien des peurs. Mais de toutes la plus vilaine, la plus sottise, la plus ridicule, c'est bien la peur de perdre sa personnalité. « Je ne veux pas lire Goethe, me disait un jeune littérateur, parce que cela pourrait m'impressionner. »

La personnalité de cette catégorie d'écrivains consiste trop souvent à n'avoir jamais fait telle ou telle chose ; c'est ce qu'on pourrait appeler une personnalité privative.

Il y en a qui cherchèrent à se distinguer en n'employant jamais un pronom conjonctif. Le jour où ils emploieraient les *qui* et les *que* ils se confondraient tout simplement dans la masse banale et infiniment nuancée de l'humanité.

M. Gide soutient ensuite avec autant de lucidité que d'élévation de pensée, que la personnalité des plus grands hommes est faite de leurs incompréhensions. Il parle de Voltaire éclatant de rire devant Pindare, de Goethe ne comprenant point Beethoven. Ces incompréhensions ne sont point sottise, elles sont *éblouissement*. C'est l'amour qu'il avait pour l'esprit qui rendait Voltaire insensible au lyrisme ; c'est l'adoration de Goethe pour la souriante tendresse de Mozart qui lui faisait craindre le déchaînement passionné de Beethoven. « Peut-être peut-on dire que tout grand producteur, tout créateur a coutume de projeter *sur le point qu'il veut opérer* une telle abondance de lumière spirituelle, un tel faisceau de rayons – que tout le reste autour en paraît sombre – en devient sombre. Le contraire de cela, n'est-ce pas le dilettante qui, lui, comprend tout, précisément parce qu'il n'aime rien *passionnément*, c'est-à-dire exclusivement ! »

M. Gide préfère toutefois ce dilettante à ceux qui, ne possédant point cette personnalité fatale, toute d'ombre et d'éblouissement, tâchent de se créer une personnalité restreinte et combinée en se privant de certaines influences, en se mettant au régime comme un malade dont l'estomac débile ne saurait supporter qu'un choix de nourritures peu variées !

Et l'auteur des *Nourritures terrestres* déplore justement le manque d'écouteurs, le manque de ces êtres qui, ne pouvant produire et parler, ont pris le charmant parti d'être attentifs. En un mot, nous manquons d'école.

« Je sais quelqu'un qui ne veut pas lire Ibsen parce qu'il a peur de le trop bien comprendre. Un autre s'est promis de ne jamais lire les poètes étrangers de crainte de perdre le *sens pur de sa langue*. Un grand homme n'a qu'un souci : devenir le plus humain possible. Ceux qui craignent les influences et s'y dérobent font le tacite aveu de la pauvreté de leur âme. Dans toute grande époque on se contentait d'être personnel sans chercher à l'être. »

Et M. Gide rappelle l'admirable fonds commun réunissant les artistes de la Grèce, de la Renaissance anglaise, du XVII^e siècle français, de l'École de Rubens. Gogol fit un chef-d'œuvre d'un sujet que lui avait inspiré Pouchkine. N'est-ce pas Goethe qui conseilla à Schiller d'écrire *Guillaume Tell* ? Avisez-vous aujourd'hui de donner un conseil à un littérateur ou de vouloir l'inspirer, le révéler à lui-même. Vous verrez comme vous serez reçu !

Il faut aller jusqu'à dire que les grandes époques de création artistique ont été les époques les plus profondément influencées.

« Nous y reconnaissons d'abord une subordination, une sorte de soumission tacite inconsciente à quelques grandes idées que quelques grands esprits proposent et que d'autres esprits moins grands prennent pour des vérités. Et les grands esprits rendent ce service aux autres de les mener plus loin que ceux-ci eussent su aller par eux-mêmes. Puis souvent une grande idée n'a pas assez d'un seul grand homme pour l'exprimer, pour l'exagérer tout entière ; un grand homme n'y suffit pas, il faut que plusieurs s'y emploient. M. Gide ajoute que s'il faut de grands esprits qui se dévouent pour exalter une grande idée, il en faut d'autres qui se dévouent pour l'exagérer, pour la compromettre et la détruire. En ce passage de sa conférence, il se rencontrait avec Ibsen dans *l'Ennemi du Peuple* : il n'est pas de vérités qui, à la longue, ne deviennent des erreurs et des mensonges.

Les grands artistes n'ont jamais craint d'imiter. Michel-Ange imita d'abord résolument les antiques. Il s'amusa même de faire passer son Cupidon endormi pour une statue retrouvée dans des fouilles. Montaigne dans sa fréquentation des anciens se compare aux abeilles qui « pillotent de ça de là les fleurs, mais qui en font après le miel *qui est tout leur*. »

C'est sur ce joli mot que M. Gide a fini sa profonde causerie.

M. Gide a été écouté avec autant de sympathie que d'attention et il aura réconcilié maint de ses écouteurs avec la trop souvent inutile et bavarde institution de la conférence.